



5. LES LIEUX DE DÉCOUVERTE des plus importants papyrus médicaux sont Thèbes (papyrus Ebers et Smith), Memphis (papyrus de Berlin), Deir el-Ballas (papyrus Hearst). On ignore le plus souvent la provenance des autres papyrus médicaux, qui sont issus de fouilles clandestines.

vie parcourant l'intérieur du corps et par l'action d'éléments dangereux qui profitent de l'état du blessé pour l'envahir.

En 1995, j'ai donné une nouvelle traduction de la totalité des textes médicaux égyptiens édités. Les interprétations qui s'ensuivirent s'inscrivent dans le souci actuel des chercheurs en histoire des sciences, qui, plutôt que juger, tâchent de comprendre «de l'intérieur» la pensée des Anciens pour en retrouver la logique interne.

Les souffles, cause de maladie

Dans ces textes, on ne trouve pas de noms de maladies au sens moderne du terme, c'est-à-dire des mots ou des expressions dénommant un état pathologique particulier, caractérisé par un ensemble de symptômes. De nombreux passages indiquent des listes de symptômes qui étaient associés chez les personnes souffrant de certaines maladies, mais nous l'avons dit, les maladies elles-mêmes n'étaient pas nommées. Les Égyptiens n'identifiaient pas les maladies ; ils cherchaient les causes des symptômes individuels.

On pensait que les troubles résultaient le plus souvent de l'action d'agents extérieurs (substances animées par un souffle pathogène) contre lesquels étaient alors prescrites des médications destinées à les détruire ou à les

chasser. Le corps n'était pas malade en lui-même, il était agressé. La médecine égyptienne cherchait les causes pathogènes reconnues.

Cette recherche étiologique (la recherche des causes) résulte des conceptions égyptiennes sur l'origine du monde organisé. Pour les Égyptiens, le monde avant son organisation par les dieux se résumait à un univers liquide, le *Noun*, où se trouvaient en solution tous les éléments constitutifs du monde à

venir. Les éléments qui constituaient le monde organisé et hiérarchisé qu'ils avaient sous les yeux, se trouvaient à l'origine dispersés dans une sorte de boue liquide où le corps même du dieu créateur était dissous. L'émergence de ce dieu créateur par une sorte de sédimentation naturelle expliquait l'organisation des éléments dispersés. Dès lors, l'intervention directe du dieu dans l'équilibre du monde ne cessait jamais. Le *Noun*, réservoir de germes de vie, persistait à la périphérie du monde déjà bâti.

À chaque crue, le Nil, dont la source était cet inépuisable réservoir, apportait de quoi créer de nouveaux organismes. Selon cette conception, le développement d'un simple épi de blé ne se réduisait pas à la croissance d'un grain placé dans le limon fertile. La crue apportait en solution dans son flot les éléments constitutifs de cet épi, et le grain que jetait le paysan ne jouait que le rôle d'une matrice où ces éléments constitutifs se liaient par un processus divin. L'intervention des dieux était constante autour de l'homme et dans l'homme. Toute recherche des causalités s'y ramenait, et toute spéculation médicale se déroulait dans le cadre étroit des causalités divines.

Cette vision du monde ne s'opposait pas à une véritable réflexion médicale. Au contraire, dans un monde où les dieux agissaient de toutes parts, on

devait observer scrupuleusement les phénomènes pour comprendre les agissements divins. Cette observation permettait aux Égyptiens de concevoir comment s'exprimaient les modalités de la vie à l'intérieur d'un corps humain, c'est-à-dire, en termes modernes, comment le corps «fonctionnait».

L'analyse des textes montre comment la question de l'origine des maladies est tributaire de cette conception générale sur l'origine des choses : l'idée première étant toujours celle de l'intervention divine, les éléments constitutifs du corps humain n'ont pas de propriétés fixées ; ils sont le jouet de forces supérieures normalement bénéfiques (observation de l'état de santé), mais parfois néfastes (observation des signes de la maladie). Pour les Égyptiens, ces forces ont une réalité matérielle : ce sont des souffles actifs ou des substances pathogènes, animées par ces souffles, qui circulent dans les conduits du corps et qui perturbent sa bonne organisation. Lorsque ces souffles s'introduisent dans le corps, certains constituants normaux du corps ont un rôle néfaste à cause du souffle pathogène qui les anime. Ces souffles peuvent encore entraîner des fausses routes pour les sécrétions corporelles naturelles, qui envahissent alors le corps.

De nombreuses substances pathogènes sont animées par un souffle morbide qui dicte leur action et leur permet de s'insinuer dans le corps, de s'y déplacer, de le ronger et de le perturber. Trois d'entre elles, le sang, le *ââ* et les *oukhedou*, très souvent citées dans les textes, illustrent la démarche intellectuelle propre aux praticiens de l'Égypte ancienne.

Le sang, bénéfique et dangereux

«Le dieu Khnoum est le maître du souffle ; la vie et la mort obéissent à ses décisions. Celui qui est vide de lui [du dieu, donc du souffle], le sang manque en lui». Ce texte tiré des hymnes au dieu Khnoum du temple d'Esna (en Haute-Égypte) correspond à l'idée égyptienne constamment affirmée sur le sang : un liquide bénéfique animé par le souffle de vie, support même de la vie. D'autres textes exposant des théories égyptiennes sur la création des formes de vie indiquent que le rôle habituellement dévolu au

sang est celui de «lier», rôle bâtisseur qui explique la formation et le développement de l'embryon, puis la croissance de l'être humain (le sang «die» alors l'alimentation en chairs).

Toutefois, certains passages des textes médicaux consacrés aux «substances qui rongent» attestent que le sang peut avoir un rôle pathogène. Le sang, animé alors par un souffle pathogène, se met à «manger», lit-on dans les textes. Il y aurait alors inversion pathologique du rôle du sang, ce qui en ferait un facteur particulièrement dangereux du fait de sa présence dans tout le corps. D'autres textes indiquent que, lorsque le sang ne lie pas

les éléments composant le corps ou les aliments qui y pénètrent, il bloque le passage des souffles de vie. L'interprétation égyptienne des processus morbides tient compte des conceptions physiologiques de l'époque.

Le *ââ*, source de vie et source de troubles

Le *ââ* est une autre substance qui joue parfois un rôle pathogène. Un passage du traité de physiologie du papyrus Ebers indique qu'il provient du corps : «Quatre conduits se divisent au niveau de la tête et se déversent dans la nuque, puis ensuite, forment un réservoir. Une

source / puits de *ââ*, c'est ce qu'ils forment extérieurement à la tête.»

Il existe toute une famille de mots appartenant à la même racine linguistique *ââ* et trouvés dans des contextes variés. Il y a tout d'abord un rapport avec l'eau fertilisante, celle du Nil, nommée parfois *âât*. Dans les substantifs de la famille *ââ*, on retrouve constamment l'idée de «semence», émanation corporelle divine. Si le *ââ* n'est pas uniquement le sperme, il garde toujours, dans les textes médicaux et non médicaux, le sens vague de fertilisant d'origine corporelle. On retiendra le sens de «sécrétion corporelle», de fluide parfois émis par les corps des dieux et

Les médecins, techniciens de la maladie

Le nombre de papyrus égyptiens est suffisant pour nous renseigner sur les pratiques médicales de cette époque, mais qui sont leurs rédacteurs ? Quelle était la place des médecins dans la société égyptienne ?

Ce qui frappe dans toute la littérature médicale égyptienne, c'est l'absence d'auteurs. Aucun traité médical de l'Égypte ancienne ne peut être attribué à un auteur particulier. On a recensé beaucoup de noms de médecins égyptiens, mais la documentation est essentiellement extra-médicale : inscriptions dans des tombes, sur des stèles, documentation administrative. Nulle part il n'est affirmé qu'une doctrine ou un remède ont été élaborés par un médecin particulier.

Cette absence d'auteurs reconnus s'explique par l'importance toute particulière de la médecine du palais royal. Après du roi d'Égypte était rassemblé un cortège de grands médecins dont le rôle était de répandre à travers le pays les bienfaits attendus de l'art médical. Ils agissaient au nom du roi, délégué des dieux sur terre et seul garant, selon le dogme, de la santé de ses sujets. Une telle conception ne permettait à aucun praticien de la cour de se présenter comme un véritable auteur. Toutefois, autour du personnage du roi, se trouvait un médecin qui portait le titre de «Grand des médecins du palais» et qui était le médecin personnel du roi et le chef de tous les autres médecins d'Égypte.

Le plus ancien de ces «Grand des médecins» qui nous soit connu, Hésy-Rê, portait le titre de «Grand des dentistes et des médecins». Il est probable qu'à la longue, de tels titres n'étaient qu'un indice de rang hiérarchique pour la corporation des médecins du palais.

L'activité principale de tous les praticiens de la cour était la rédaction de manuels médicaux, destinés au praticien de base, simple exécutant. Ils enferment ainsi l'activité quotidienne de ce dernier dans un cadre étroit : le médecin de tous les jours ne doit pas s'écarter des préceptes édictés par ses supérieurs hiérarchiques, sous peine de sanctions.



UN DES PANNEAUX DE BOIS trouvés dans la tombe de Hésy-Rê représente ce «Grand des médecins» de la III^e dynastie (~2700).

Pour comprendre cette organisation de la médecine du palais, on se fonde sur les mythes égyptiens, telle l'histoire de la querelle entre le dieu Horus, héritier présomptif du trône d'Égypte, et le dieu Seth, qui convoite cet héritage : Seth essaye d'abuser du jeune Horus qui, en se protégeant comme il peut, a les mains souillées par la semence de son rival. Isis coupe les mains de son fils, lui en fabrique de nouvelles, puis parvient à contaminer à son tour Seth en lui faisant ingurgiter la semence de son fils répandue sur des laitues dont il était friand. Alors, dit le mythe, du front de Seth sortit un disque d'or que le dieu Thot mit sur son front. La signification du mythe paraît être la suivante : la ruse (les pouvoirs magiques d'Isis) permet au monde civilisé et raisonnable (symbolisé par Horus) de faire un enfant au désordre (le monde désordonné de Seth) et d'engendrer un dieu (Thot) qui représente au mieux ce que sont, pour les Égyptiens, nos sciences appliquées (écriture, magie, médecine).

On a retrouvé dernièrement, dans un papyrus, une liste de titres de dignitaires de l'ancienne Égypte, liste qui place en face de chaque titre un nom de divinité qui symbolise la fonction qu'il incarne. Le «Chef des médecins et des dentistes», dont le rôle devait être analogue à celui de Hésy-Rê, est assimilé à «Thot né aux deux seigneurs», c'est-à-dire d'Horus et de Seth. Le recours au mythe peut expliquer ainsi l'organisation de la médecine égyptienne : sous la direction d'Horus-pharaon (celui qui doit rétablir l'ordre toujours en sursis), Thot-Grand-des-médecins (le technicien) est chargé de définir les moyens pratiques de la lutte contre Seth (représentant le désordre, la force destructrice, la maladie) et de les faire connaître dans tout le pays.